

JPD – 11 novembre 2020 - *Manuel de survie spirituelle en confinement*

Topo II - « *Regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir la vie* »

« *A la vie, à la mort* » disait-on dans le temps pour sceller une amitié. La vie et la mort comme les deux faces de l'existence, comme pour dire que l'amitié se prolongerait, mystérieusement, dans cet au-delà de la vie, après la mort. Aujourd'hui, on dirait plutôt : « *A la vie, à la vie* ». De la mort, il ne faut surtout pas parler. Des morts, oui... du nombre de morts qui fait grimper les statistiques que les médias nous servent en boucle depuis des mois, oui. Mais de la mort, non. La mort est le sujet tabou de notre début de 21^{ème} siècle. Dommage. On est en train d'en payer les pots cassés.

Voilà pourquoi, je voudrai nous inviter, cet après-midi, à prendre le temps de parler de la mort. Si St Jérôme est souvent représenté avec un crâne posé sur son bureau, c'est parce qu'il ne voulait pas parler de la vie sans considérer la mort. Nous en ferons autant...

Mais d'abord **la vie**. Il faut, avant toute choses, dire et redire que nous sommes faits pour la vie. « *Je suis venu pour que vous ayez la vie et la vie en abondance* » dit Jésus en Jn10,10. « *Dieu n'a pas fait la mort. Il ne prend pas plaisir à la perte des vivants. Il a tout créé pour la vie. Chaque créature de ce monde est bonne. Elle n'est pas fait pour la destruction et la mort n'est pas chez elle sur la terre.* » complète le livre de la Sagesse (Sg1,13-14). Nous partirons donc de ce primat de la vie sur la mort afin d'éviter de les réconcilier trop vite et sans grande précaution. Mais on ne pourra en rester là. La mort est pour la vie une *chose impossible* : la vie ne peut concevoir la possibilité de sa fin. La mort est pour elle *chose impossible* certes, mais elle est. Nous n'avons donc d'autre choix que d'apprendre ce que nous pouvons en faire. C'est à cela que nous allons nous essayer avec ce petit livre de Martin Steffens, *l'éternité reçue*.

1- D'abord la vie.

La mort est *l'impensable* et *l'indésirable*, même si on consacre beaucoup d'énergie à lui chercher du sens ou encore à l'appivoiser. C'est la grande affaire de la philosophie que de tenter de ménager, entre la vie et la mort, une paisible continuité. Mais nous sommes vivants - participe présent ! C'est à la vie, à son présent, que nous participons. Jamais à la mort. Même celui qui, en rentrant d'une journée de travail éreintante, s'exclame : « *je suis mort* » est bien plus vivant que mort !

La tentative des sages humaines et autres religiosités pour apprivoiser la mort, ou bien se solde par un échec – même le plus sage, le plus détaché d’entre nous se mettra à chérir le dernier fil le tenant à la vie lorsque l’heure viendra - ou bien, et c'est pire, elle donne à la sagesse le goût de la mort. Ce que décrit Benjamin Fondane dans Rencontre avec Léon Chestov : « *on a dit du Bouddha, et il l'a dit lui-même, qu'il a vaincu la mort. Or comment procède la mort ? Elle commence par nous ôter la santé, elle suscite en nous du dégoût pour les choses, elle nous habitue à l'indifférence... Et que fait le Bouddha ? Exactement la même chose. Il a introduit la mort en nous, avant même que le temps ne soit venu. Il travaille pour le compte de la mort. Et voyez ! Il avait tellement de génie qu'il a persuadé les gens qu'il avait vaincu la mort alors qu'il ne faisait que la servir* ».

De même que justifier le mal, c'est contaminer le bien ; ainsi tenter de comprendre la mort, cela ne se peut sans risquer de contaminer la vie. Ce n'est pas avec la mort qu'il faut se réconcilier, c'est avec le fait que **nous ne nous réconcilierons jamais avec la mort...** Nous sommes comme Rachel qui, ayant perdu ses enfants, « *ne voulait pas être consolée* » comme Matthieu le raconte (en 2,18) à propos du massacre des innocents à Bethléem. Comme Rachel, nous ne voulons pas être réconciliés si le prix de cette réconciliation, c'est la mort elle-même.

La mort c'est ce qui, n'en déplaise aux statistiques gouvernementales, **n'arrive jamais qu'une seule fois** : une seule fois à moi => je ne peux donc m'y préparer, m'y exercer ; une seule fois à toi, car te perdre n'est pas comme perdre quelqu'un d'autre => je ne pourrai donc jamais m'y faire. Il nous faudra tenir cette contradiction que la mort est tout à la fois *nécessaire* et *contingente*. Nécessaire car tous nous devons mourir. Contingente car nous voudrions qu'elle ne soit pas. Certes, tous nous devons mourir mais nous n'en voyons pas vraiment la nécessité...

La philosophie, les sages, les religions proposent bien des manières d'apprivoiser la mort. Nous n'en ferons pas ici le catalogue car il s'agit d'abord de reculer devant la mort pour faire, vers elle, un 1^{er} pas qui soit celui d'un vivant. Or ce que le vivant va rencontrer, bien avant la mort qui le tuera, ce sont ces « petites morts », toutes ces contrariétés, épreuves et blessures.

2- De ces « petites morts » qui précèdent la mort

Commençons donc par apprendre à *faire usage* - non de la mort en tant que telle car ça n'est pas possible - mais de tout ce qui, dans la vie, revêt comme la mort ce caractère de « *chose impensable, impossible* ». Car ces « impossibilités » qui, n'étant pas la mort mais seulement des épreuves de la vie, nous apprennent ce que la mort ajoute à la vie. Ces « choses impossibles » nous révèlent qu'en consentant à mourir à une vie qui serait seulement soucieuse de se conserver

elle-même, nous libérons la vie d'elle-même. Ce que dit ainsi Etty Hilsum : « *En excluant la mort de sa vie on se prive d'une vie complète ; en l'y accueillant on élargit et enrichit sa vie.* »

Ainsi chaque fois que ma vie rencontre, dans son déploiement, une impossibilité, elle est appelée à mourir. Non pas à mourir absolument, mais à mourir de ces « *petites morts* » qui jalonnent l'existence. Ainsi Isabelle en épousant Vincent est morte à tous les autres hommes de la planète. Ces « *petites morts* » nous les retrouvons particulièrement dans tous ces désirs que nous ne pouvons satisfaire qu'en renonçant à ce vers quoi ils nous portent, ces désirs à la fois nécessaires et impossibles.

Exemple : le désir d'aimer. Parce que j'aime, je voudrai ne faire qu'un avec l'autre. Ainsi de la maman qui embrasse son nourrisson en lui disant « *je t'aime tellement que je voudrai te manger* »... désir auquel il lui faudra renoncer sinon elle risque de faire disparaître ce qui en est pourtant l'origine même : l'amour de son enfant. Parce que j'aime, je désire ne faire qu'un avec l'autre mais c'est là *chose impossible* au risque de tuer l'amour qui vit de relation et donc de séparation ! C'est d'ailleurs bien dans le deuil, lorsque la séparation d'avec l'autre est définitive, que nous prenons la mesure de l'intensité de l'amour m'unissant à lui. Aimer ne se peut que douloureusement. En mourant, par amour, à l'amour qui possède, je renonce à l'objet de mon désir – l'être aimé - sans pour autant renoncer à mon désir. Quand on aime, on laisse partir l'autre sans le laisser tomber ; on donne l'être aimé à sa vie sans pour autant l'abandonner à elle. C'est l'inconfort même. C'est un équilibre, par essence, instable. *Petite mort...*

Ces « *choses impossibles* » auquel on se heurte sont, paradoxalement, le signe que nous avons affaire au réel. D'où l'usage que nous pouvons faire de nos « *petites morts* » : faire de ces points d'achoppement que rencontre ma vie, autant de portes de sortie hors de l'imaginaire, c'est-à-dire hors d'une vie qui mouline sur elle-même ; faire de ce qui nous blesse, autant d'entrées de la vie dans la vie réelle, dans une vie qui fait droit à ce qu'elle ne comprend pas.

Parce que la vie, s'il veut être tout en refusant ces « *choses impossibles* » qui la limitent, sera bientôt le contraire d'elle-même. En persistant dans l'appétit qu'elle a d'elle-même, elle en vient à désirer l'élimination de tout obstacle. Or il n'y a qu'un état où la vie est soustraite à tout empêchement et **c'est précisément la mort**. La « *petite mort* », elle, nous fait comprendre petit à petit que l'entrée du désir dans le réel est certes pour lui une blessure, mais qu'elle est aussi, en même temps, une bénédiction.

Or ça, le monde moderne ne le comprend pas... Fasciné par la science, il considère la vie selon le modèle du mouvement inertiel à savoir qu'un objet lancé ne s'arrêtera jamais **s'il**

ne rencontre aucun obstacle. Ainsi du mouvement de la vie qui, pense-t-on, n'aurait d'autre but que de se perpétuer indéfiniment. Mais si tel est le cas, alors la vie n'aura de cesse que de supprimer les obstacles pouvant nuire à son mouvement perpétuel. Tout cela conduit à penser la vie comme une **lutte pour l'existence**. Non seulement un tel modèle réduit la vie à sa dimension purement captive d'elle-même mais il fait de tout autre vivant une menace pour elle. Quand on a effacé l'horizon qui donne à la vie sens et limite, alors la vie n'a d'autres raisons d'être que de se perpétuer à l'infini et, ce, par tous les moyens possibles. La crise sanitaire nous le manifeste douloureusement. Il faut tout faire, quitte à sacrifier notre présent et notre avenir, pour permettre à la vie de se perpétuer le plus longtemps possible !

Au récit de la Genèse où la limite est partout, de telle sorte que créer, pour Dieu, revient essentiellement à distribuer l'être de façon à ce que la relation soit possible (ce qui ne se peut sans limite) on est passé à un récit contemporain où **la limite est le problème à résoudre** et où toute relation est d'abord comprise comme une menace. Dans la Genèse, Dieu distingue par leurs limites les éléments, selon l'espace et le temps. En créant la femme, il inscrit la limite en Adam lui-même, signifiant ainsi non seulement que Dieu est, en son être, relation mais que toute relation est divine. Et ce récit de création de s'achever par l'interdit de consommer le fruit, afin de confirmer, une fois pour toute, le choix de la relation contre la fusion. Contrairement à ce qu'a fait croire le serpent, **l'interdiction n'est pas une limite au don de Dieu, mais la limite est don de Dieu !** Face à ce récit, donc, il y a le mythe de l'état de nature tel que Hobbes en a construit la fiction dans le *Léviathan* : chaque puissance est en droit illimité parce que non finalisé, sans limite. D'où la guerre parce que l'autre est une menace. Seule une puissance plus puissante que les autres, peut mettre tout le monde d'accord. C'est le bras armé du Léviathan : l'état moderne qui bride les libertés individuelles au nom du bien commun. Sans commentaire.

Voilà où mène une vie possédée par elle-même. D'où l'usage que l'on peut faire de ces « *petites morts* » : elles nous aident à renoncer à n'être que vie. Elles nous sauvent de la vie captive d'elle-même qui n'a, pour se protéger, que la violence. **La blessure de n'être pas tout est un bienfait.** Par ma limite, à cause d'elle mais aussi grâce à elle, je suis un... parmi les autres. N'être pas tout c'est se réjouir que tu sois pour moi et que je sois pour toi. Les temps que nous vivons nous offrent des tas de « *petites morts* » : mort à notre désir d'aller à la messe, mort à notre désir de voir nos proches, mort à nos projets à court terme... Et si ces temps que nous vivons se révélaient, à l'aune de notre existence, un temps béni ?

Nous avons commencé notre réflexion à reculons, en refusant la mort jusqu'au bout mais en acceptant de cheminer tout de même, sans rien refuser de la vie et des épreuves qui la

constituent pour découvrir que la mort est constitutive de toute relation. Primo, donc : *je ne peux pas mourir*. Secundo : *je ne peux pas faire que vivre*. Tertio : il est un usage possible de l'impossible, usage conduisant à l'ouverture de la vie sur plus qu'elle-même, sur l'amour comme consentement à ces « petites morts ». Toutefois, ces « petites morts » ne sont pas encore la mort dans son sens littéral et définitif, celle qui approche chaque jour et par laquelle tout pouvoir d'action me sera enlevé. D'elle que faire ?

3- Mourir

Si l'on peut faire *usage* de nos « petites morts », comme nous venons de le voir, est-il toutefois possible de faire usage de la mort elle-même ? Si l'impossible – cette contradiction qui habite chaque désir - révèle la vie à elle-même en l'ouvrant au réel qu'elle ne comprend pas mais qu'elle peut ainsi apprendre à aimer ; se peut-il alors que l'impossible par excellence - notre mort - soit finalement l'ouverture parfaite, le don de la vie à elle-même dans le plus grand amour?

Quand la vie ne cherche plus à s'appartenir à tout prix, quand elle reçoit à être le tout – avons-nous remarqué - elle reçoit davantage qu'elle n'est. C'est quand je meurs à moi comme te possédant, que je te reçois. Or il est possible de recueillir sans posséder. De fait je peux te parler de tableau du Caravage maintes fois contemplée ou te réciter un poème, parce que j'ai en moi ce tableau et ce poème tout en laissant ceux-ci subsister hors de moi. Ainsi de notre relation. Quand je pense à toi, je te contiens sans avoir eu besoin, pour cela, de t'absorber à la différence de la nourriture que je ne peux contenir sans l'absorber.

Ainsi l'amour se révèle bien l'aptitude à se déposséder pour obtenir de l'être désiré, non ce qu'on désire de lui, mais ce que lui est, au-delà de ce désir. En fait, on ne peut recevoir que ce qui ne nous appartient pas. Reconnaître l'existence d'un être suppose de lui accorder ce droit d'être pour lui-même, indépendamment de la relation qu'on entretient à lui. Ainsi de notre relation à Dieu qu'on ne reçoit qu'à condition de le libérer du lien qui l'attache à soi. Si je ne pense Dieu que dans son rapport à moi, eu égard à mon existence, alors quand la nuit spirituelle arrive ou que le malheur advient tout se fait réfutation de l'existence de Dieu.

De même que toute relation commence par la possession pour devenir peu à peu plaisir pris à l'existence de l'autre pour lui-même, de même la prière s'enracine dans la supplication mais fleurie dans la dépossession : *que tu sois Dieu, mon Dieu, cela suffit*. « Solo dios, basta » disait Ste Thérèse d'Avila.

L'usage de ces « *petites morts* » dévoile ce qu'on pourrait appeler une **économie de la grâce**. Ce dont l'épreuve m'a dépossédée, ce que je n'ai pas prévu ni voulu, ce donc qui ne m'appartient plus, je peux le recevoir car on ne peut recevoir que les mains vides... disait l'autre Thérèse. L'économie de la grâce s'entend donc à partir de la disponibilité : quand je suis libre de l'objet que je désire ou bien libre de moi-même dans mon rapport à celui-ci, il peut m'être donné.

Si donc aimer c'est laisser être une chose pour elle-même ou bien savoir que la jouissance que j'ai d'elle ne m'est jamais ni acquise ni dû et si, d'autre part mourir, c'est être empêché de toute jouissance et laisser le monde aller sans moi ; alors peut-être y a-t-il un lien entre l'amour et cette mort ultime qui nous enlèvera tout...

La « *petite mort* » nous révèle qu'on ne peut jamais recevoir que ce dont on s'est d'abord dépossédé. On croit perdre par elle, mais à la fin on gagne gros. On croit mourir alors que cette mort, justement, nous rend plus vivant que jamais, comme le disait Etty Hilsun « ***Regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir la vie.*** ». Puisqu'il faut des mains ouvertes et vides pour recevoir ; alors la mort physique, ultime et radicale dépossession de soi, apparaît soudain comme la condition de la grâce la plus folle : celle d'une vie absolument redonnée. Tandis que toutes les autres déprises - toutes ces « *petites morts* » desquels je peux faire usage - gardent quelque chose de volontaire, la mort physique m'est, quant à elle, absolument infligée. Contre elle, je ne peux rien. Désappropriation totale. Sans usage possible, elle pourrait bien être ce par quoi la « *logique de l'usage* » (à savoir perdre pour recevoir) s'achève et s'accomplit. Comme ma vie ne m'appartiendra plus, elle pourra m'être absolument redonnée... et si c'était ça qu'on appelle « *résurrection* » ?

Comme l'usage des « *petites morts* » le suggère, il y a donc un **lien profond entre mort et grâce**. La mort physique, absolue, celle dont on ne peut faire usage, est ce dont un **autre que moi** fera usage. Si cet Autre faisait de moi ce que j'espère qu'il fera, s'il me rendait à ce qu'il y eut de meilleur en ma vie, il répondrait à ma mort par ma résurrection. N'est-ce pas cela que nous a appris, dans notre vie, l'usage de nos « *petites morts* » : à nous offrir sans crainte, à nous abandonner à d'autres mains, à consentir à ne pas avoir de toute chose la maîtrise ? Parce que j'ai appris, en consentant à mes « *petites morts* » à m'en remettre à d'autres que moi, ainsi pourrai-je m'en remettre aussi, au moment de ma « *grande mort* » à une Autre que moi qui en fera usage, un Autre que j'appelle « *Dieu* ».

Pour accepter cette perspective de la résurrection - c'est-à-dire qu'il existe une réponse radicale à cette déprise radicale qu'est la mort - il faut donc faire de notre vulnérabilité première,

lors de notre enfance. Il faut se souvenir que dès le début notre vulnérabilité nous a confié à d'autres que nous. Nourrissons dans les bras d'une mère, nous trouvons cela évident, comme si nous savions déjà que l'être humain tient tout entier en cet amour qui le tient.

La mort, en nous assignant à la plus parfaite impuissance, nous confie à une aide qui, ou bien n'est pas, ou bien est absolue. « *Ou bien n'est pas* » : il est possible que mon néant n'ouvre sur aucune reprise. « *Ou bien est absolue* » : la réponse de Dieu sera radicale parce que la mort l'est. Quand je serai, par ma mort, dépris de moi-même, je serai pour Dieu l'occasion de faire de moi ce qu'il veut. Or ce que Dieu veut, c'est ce qu'il est. Et ce qu'il est, c'est la vie.

Nous avons esquissé ici la folle possibilité de notre résurrection. Reste, pour terminer, à essayer de mettre quelques mots sur elle pour essayer de comprendre ce que c'est que de se recevoir tout entier de Dieu, quand on ne pourra plus rien par soi-même...

4- Ressusciter

Attention, d'abord, à nos fausses idées sur la résurrection. Elle ne saurait être ni un commencement absolu, une sorte de page blanche où tout est enfin possible ; ni la parfaite continuité de la vie présente ce que rêve le trans-humanisme ; ni enfin la venue d'un monde totalement différent du nôtre, ici-bas. Si ma mort est *abandon de soi* et si ma résurrection est *don de moi-même* par un Autre, alors la vie redonnée sera à la jonction de celle que j'abandonne par ma mort et de Celui qui me la redonne. La vie redonnée sera donc ma vie présente, mais transfigurée de m'être rendue.

Cette vie transfigurée me sera redonnée au moyen du récit que Dieu me fera de la vie que, par ma mort, je lui ai remise. L'histoire de ma vie racontée du point de vue de Celui qui a le pouvoir de la tirer du néant, c'est ce que les théologiens appellent le *jugement*. Si celui-ci se présente sous forme d'un récit, c'est que le récit offre aux choses vécues de devenir « vivantes » du fait de la parole qui les rend présent. De même que, dans un procès, la reconstitution précise des faits, permet de savoir ce qui s'est passé, ainsi pour savoir qui l'on fut, il faut se raconter. Or tout récit implique élection et sélection. Élection c'est-à-dire choix par celui qui fait le récit, de tel détail qui, à la vérité, n'en est pas un. Sélection c'est-à-dire exclusion hors du récit de ce qui ne se rapporte pas vraiment à la vie qui s'y déploie. Pour raconter correctement, il faut donc juger c'est-à-dire savoir ce qu'on entend garder et ne pas garder, en élisant et sélectionnant !

Le récit c'est ce point de perspective qui offre à l'ensemble désordonné sa cohérence la plus ample ; c'est ce point aveugle de notre vie qui nous sera offert quand, l'ayant abandonné, notre vie nous sera donnée du point de vue d'un Autre. Ce point de perspective, c'est notre *nom*.

Non pas tant celui qui nous fut donné qui n'est qu'un pré-nom... mais ce fameux nom dont Jésus dit qu'il faut se réjouir qu'il soit écrit dans les cieux (Lc10,24). Découvrir son nom, en le recevant de Dieu, au terme de notre vie, ce sera savoir ce qui, dans ma vie, s'est passé ; ce qui, de moi, est passé.

Le jugement sera donc une rencontre. Rencontre de moi avec moi-même à travers l'écoute de celui qui me sauve. Rencontre de moi avec Celui qui me sauve dans la surprise que j'aurai d'entendre ce que, de ma vie, il entend ; de voir ce qu'il en retient - « *retient* » au sens fort de ce qu'il en a élu et en sauve. Cela que j'ai offert, sans parfois en avoir conscience, me sera à nouveau donné. En ce sens, le salut sera une surprise ! Nous aurons la surprise d'entendre notre vie prononcée de plus haut et de plus loin que nous ne le pensions, à partir d'un amour plus fortement offert. Nous nous étonnerons nous même. Nous nous étonnerons de ce que telle action qui nous paraissait anodine, participait à la joie de Dieu. C'est bien cet étonnement que décrit la parabole du *jugement dernier* (Mt 25,37) : **« Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu ? tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? »**

Cet étonnement tournera peut-être, aussi, à la peine... ce que l'évangile évoque aussi lorsqu'il parle du jugement. Cette peine ne vient pas Dieu, bien sûr, mais de ce que nous prendrons conscience, dans le récit de notre vie redonnée, qu'on a beaucoup reçu mais qu'on a aussi beaucoup manqué ; qu'on n'a pas toujours su lire dans nos *petites morts* ce qu'elles apportaient de vie nouvelle ; qu'on a préféré la sécurité à la confiance, le confort à la prise de risque et, à la joie, les bonnes raisons de se plaindre.

On entend partout : « *l'homme a inventé la vie éternelle pour ne pas avoir à envisager sa mort* ». Mais c'est l'inverse qui est vrai : aperçu depuis l'éternité, non seulement la mort reste ce qu'elle est - à savoir une totale déprise - mais la vie acquiert une certaine densité. Voilà pourquoi cette vie, il faut la tenter toute entière, non par crainte de la perdre bientôt, mais parce que, promis à l'éternité, rien n'est à perdre et tout à gagner. C'est cette conscience de l'éternité qui rend notre action tout à la fois *urgente*, voire vitale et en même temps *libre des critères strictes de l'efficacité*. Urgente car la cité céleste sera faite de tout ce que la cité terrestre aura porté en elle de beau et de bon. Libre des critères stricts de l'efficacité puisque, ouvert sur l'éternité, nous savons qu'il ne nous revient pas la tâche folle et inquiétante de faire de ce monde un paradis.

C'est à Etty Hilsum que je redonne le mot de la fin, elle qui écrivait, en juillet 42 : **« J'ai réglé mes comptes avec la vie, il ne peut plus rien m'arriver. En disant cela, je veux dire que**

l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie. Regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie, c'est élargir la vie. À l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre petit bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. »

Je vous invite à méditer sur cette phrase à partir de l'icône que Isabelle a sélectionnée pour vous. Vous pouvez allumer votre veilleuse pour signifier que nous sommes en communion. On se reconnecte à 14h45 pour la messe.